

ERIK AXL SUND

# Catharsis

LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 3



actes noirs  
*ACTES SUD*



“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une voiture est dévorée par les flammes au sommet de Tantoberget. À l’intérieur, on retrouve les corps calcinés de deux femmes. Il s’agit des principales suspectes de la série de meurtres ayant touché d’anciennes élèves de l’internat de Sigtuna – l’école où Victoria Bergman a passé une partie de sa scolarité. Chez l’une d’entre elles, la police découvre des polaroids documentant les meurtres alignés devant un gros bouquet de tulipes jaunes.

La commissaire Jeanette Kihlberg comprend bientôt que, sous les dehors de l’aveu et du suicide collectif, la folie meurtrière est toujours à l’œuvre.

Pendant ce temps, Sofia Zetterlund poursuit ses séances d’autothérapie pour essayer de comprendre enfin qui elle est vraiment. Mais Victoria Bergman ne se laisse plus dompter et menace de prendre définitivement le dessus. Quant à Madeleine, elle songe à sa prochaine victime. L’heure est venue pour elle de faire payer celle qui fut jadis sa mère...

Brutal, imprévisible, porté par une écriture térébrante, *Catharsis* révèle l’âme sombre et violente d’une œuvre hors norme.

ERIK AXL SUND

*Erik Axl Sund est le nom de plume du duo Jerker Eriksson et Håkan Axlander Sundquist. Håkan est ingénieur du son, musicien et artiste. Ancien bibliothécaire de prison, Jerker est le producteur du groupe électro-punk de Håkan, iloveyoubaby! Ils débutent sur la scène littéraire avec la trilogie “Les Visages de Victoria Bergman”, récompensée par le Special Award de la Swedish Academy of Crime Writers en 2012.*

DU MÊME AUTEUR

*PERSONA*, Actes Sud, 2013.

*TRAUMA*, Actes Sud, 2014.

Photographie de couverture : © Mika Knezevic / Vetta / Getty images

Titre original :

*Pythians anvisningar*

Éditeur original :

Orduplaget, Stockholm

© Jerker Eriksson & Håkan Axlander Sundquist, 2012

publié avec l'accord de Lindhardt og Ringhof A/S

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03491-7

ERIK AXL SUND

# Catharsis

LES VISAGES  
DE VICTORIA BERGMAN 3

roman traduit du suédois  
par Rémi Cassaigne

*ACTES SUD*



*À vous qui avez pardonné.*





*Now I Wanna Sniff Some Glue.*

RAMONES



## Danemark, 1994

*Ne va pas croire que l'été viendra,  
Sans personne pour le pousser  
Et le rendre estival,  
Alors seulement viendront les fleurs.  
Je fais fleurir les fleurs  
Je fais verdier les prés  
Et voilà l'été arrivé  
Car je viens d'ôter la neige.*

Il n'y avait personne sur la plage, à part eux et les mouettes.

Les cris des oiseaux et le ressac, elle s'y était habituée, mais le froissement du grand pare-vent en bâche plastique bleue énervait Madeleine. Ça l'empêchait de dormir.

Couchée sur le ventre, elle cuisait au soleil. Elle avait plié le grand drap de bain pour qu'il lui couvre la tête, mais en laissant une ouverture sur le côté pour qu'elle puisse voir ce qui se passait.

Dix figurines en lego.

Et la fillette de Karl et Annette qui jouait, insouciante, à la lisière des vagues.

Tous nus à part l'éleveur de porcs, car il disait avoir de l'eczéma et ne pas supporter le soleil. Il était au bord de

l'eau et surveillait la fillette. Son chien était là lui aussi, un gros rottweiler à qui elle n'avait jamais pu faire confiance. Même les autres chiens s'en méfiaient. Ils étaient attachés à un pieu en bois planté dans le sable un peu plus loin.

Elle suça sa dent. Elle semblait ne jamais vouloir cesser de saigner, sans non plus se détacher.

Le plus près d'elle était comme d'habitude son père adoptif. Il était bronzé et avait un duvet clair sur tout le corps. De temps en temps, il passait la main sur son dos pour l'enduire de crème solaire. Par deux fois, il lui avait demandé de se retourner, mais elle avait fait semblant de dormir.

À côté de lui, cette femme qui s'appelait Regina et qui ne parlait que de l'enfant qui lui donnait des coups de pied et ne demandait qu'à sortir. Ce ne serait sûrement pas une fille, car son ventre était énorme alors que le reste de son corps n'avait pas beaucoup pris, signe clair, d'après elle, que c'était un garçon.

Il s'appellerait Jonathan, ce qui, en hébreu, signifiait don de Dieu.

Ils parlaient ensemble tout bas, presque en chuchotant, et à cause du bruit de la bâche, il était difficile d'entendre ce qu'ils disaient. Mais quand il lui caressa le ventre, elle lui sourit et, alors, elle l'entendit lui dire que c'était bon, qu'il avait les mains douces.

Elle était belle, avec de longs cheveux sombres et un visage de rêve, comme un mannequin.

Mais son ventre était répugnant. Le nombril retourné formait une petite cloque rouge. Une traînée de poils noirs en descendait vers le pubis. Elle n'avait jusqu'alors vu que des hommes avec autant de poils, et elle ne voulait pas en voir davantage.

Elle tourna la tête sous son drap de bain et regarda de l'autre côté. Par là, la plage était déserte, rien que du

sable jusqu'au pont et au phare rouge et blanc, au loin. Mais les mouettes y étaient plus nombreuses, peut-être qu'un vacancier avait laissé traîner des déchets.

“Ah, tu t'es réveillée?”

Sa voix était douce. “Tourne-toi sur le dos, tu vas attraper un coup de soleil.”

Elle obéit en silence et ferma les yeux, tandis qu'elle l'entendait secouer le flacon de crème solaire. Meticuleusement, il commença par bien enlever tout le sable de son ventre, une attention qu'elle ne comprenait pas. Elle replia alors le drap de bain sur son visage, sans qu'il proteste.

Ses mains étaient chaudes, elle ne savait pas ce qu'elle ressentait. C'était à la fois bon et désagréable, exactement comme sa dent. Elle la démangeait et, quand elle passait sa langue dessus, ses aspérités la faisaient frissonner, tout comme elle frissonnait au contact de ses mains.

“Tu es si jolie”, dit-il.

Elle savait que son corps était plus développé que chez beaucoup de filles de son âge. Elle était beaucoup plus grande et commençait même à avoir des seins. En tout cas elle le pensait, car ils semblaient gonflés et la démangeaient comme s'ils poussaient. C'était aussi ça qui la démangeait sous la dent de lait branlante : une nouvelle dent pointait dessous, une dent d'adulte.

Parfois, toutes ces démangeaisons la rendaient folle. Comme si son squelette lui-même la démangeait, qu'il grandissait si vite que les articulations frottaient sur les chairs.

Il lui avait dit que le corps vieillissait vite, mais qu'il n'y avait pas à en avoir honte. Dans quelques années seulement, son corps serait abîmé d'avoir tant grandi. Il serait couvert de vergetures, ces petits étirements de la peau apparus au rythme de la croissance, un peu comme sur le ventre d'une femme enceinte.

Il lui avait aussi dit qu'il était important qu'elle aime son corps et qu'il était bon pour l'image qu'elle avait d'elle-même d'être le plus souvent nue avec les autres. Il appelait ça la nudité sociale, cela consistait à se rapprocher des autres et à les respecter comme ils étaient, avec tous leurs défauts physiques. Être nu mettait en confiance.

Elle ne le croyait pas, mais trouvait pourtant ses mains agréables, malgré elle.

Il cessa de la toucher plus tôt qu'elle ne s'y attendait.

Une voix sourde de femme lui demanda de se coucher, et elle entendit ses coudes s'enfoncer dans le sable.

“Couche-toi...”, chuchota doucement la même voix.

Elle tourna la tête avec précaution. Par le pli de son drap de bain, elle vit que c'était la grosse, Fredrika, qui s'asseyait près de lui avec un sourire.

Elle songea aux figurines en lego. Des petits personnages en plastique dont on peut faire ce qu'on veut et qui continuent à sourire quand on les fait fondre au four.

Elle ne put s'empêcher de regarder quand la femme se pencha sur lui et ouvrit la bouche.

Par le pli, elle vit bientôt sa tête monter et descendre. Elle venait de se baigner, ses cheveux collaient à ses joues et tout avait l'air mouillé. Rouge et mouillé.

Un peu plus loin, elle voyait encore quelques visages. Le policier moustachu se leva et s'approcha d'eux. Son corps était velu et vieux, son ventre presque aussi gros que celui de la femme enceinte. Il était rouge lui aussi, mais à cause du soleil, et sous son ventre tout était ratatiné.

Ce n'étaient que des legos. Elle ne les comprenait pas, mais ne pouvait s'empêcher de regarder.

Elle songea à la fois où ils étaient à Skagen, quand son père adoptif l'avait frappée pour la première fois. Elle ne les comprenait pas non plus alors.

Il y avait alors beaucoup de monde sur la plage, ce n'était pas aussi désert qu'ici, et tout le monde portait un maillot de bain. Maintenant, après coup, elle ne savait pas pourquoi elle avait fait ça, mais elle était allée voir un homme qui fumait en buvant un café, assis tout seul sur un plaid. Elle avait baissé son maillot devant lui, car elle pensait qu'il voulait la voir nue.

Il lui avait juste adressé un sourire crispé en soufflant sa fumée, mais eux s'étaient fâchés et papa Peo était allé la chercher en la tirant par les cheveux. "Pas ici!" avait-il dit.

Aujourd'hui, ils étaient juste curieux, tous, et leurs corps commençaient à lui faire de l'ombre.

Sa dent la démangeait et elle sentait l'air devenir froid quand le soleil disparaissait.

Le rottweiler de l'éleveur de porcs s'approcha. Il grattait le sable et agitait la queue, curieux lui aussi. Sa langue pendait, luisante, et il haletait, comme désireux de participer.

Ils regardaient, elle regardait. Il n'y avait rien de honteux.

Une des nouvelles, une femme blonde, sortit son appareil photo. Un modèle qui figeait les images et les crachait aussitôt. Un polaroid. Qui faisait geler les molécules.

Le pare-vent s'agita et elle referma les yeux quand l'appareil cliqueta.

Alors, soudain, sa dent tomba.

Le trou froid dans sa gencive l'élançait, elle y laissa jouer sa langue tout en continuant à regarder.

Ça la démangeait et avait un goût de sang.

## Södermalm

Le début de la fin est une voiture bleue en feu au sommet de Tantoberget.

Une montagne en feu au cœur de Södermalm : la commissaire Jeanette Kihlberg ne s'attend pas à ce que ce soit la clé de voûte de tout. Quand avec son collègue Jens Hurtig elle passe à vive allure Hornstull et aperçoit Tantoberget, on dirait un volcan.

Avant que la zone située entre Ringvägen et Årstaviken ne devienne un parc, Tantoberget était une vaste décharge, un cimetière pour les rebuts, et voilà qu'une fois encore la montagne recueille une épave et des carcasses.

L'incendie au point culminant du parc se voit de la plus grande partie de Stockholm. Les flammes de la voiture ont embrasé un bouleau desséché par l'automne. Dans un crépitement d'étincelles, le feu menace de se propager aux cabanons, une dizaine de mètres plus loin.

Pour l'heure, Jeanette est loin de se douter que ceci est le début de la fin, que tout se tient d'une certaine façon et finira par s'expliquer. Mais comme le commun des mortels, elle ne connaîtra qu'une parcelle de ce tout.

Hannah Östlund et sa camarade du lycée de Sigtuna Jessica Friberg sont recherchées, soupçonnées de quatre meurtres. Le procureur Kenneth von Kwist a déclaré qu'il y aurait sans doute lieu de les mettre en examen.



La voiture en train d'être dévorée par les flammes au sommet de la montagne est immatriculée au nom de Hannah Östlund, raison pour laquelle Jeanette a été contactée.

Ils descendent Hornsgatan jusqu'à Zinkensdamm, où deux camions de pompiers arrivent en face à vive allure. Hurtig ralentit pour les laisser passer, puis tourne à droite sur Ringvägen, dépasse le terrain de hockey et entre dans le parc. La route monte en lacet à flanc de colline.

Jeanette voit des badauds rassemblés autour de l'incendie mais, le réservoir risquant d'exploser, ils se tiennent à bonne distance. Unis par leur impuissance à intervenir, ils partagent la honte de la lâcheté. Ils ne se regardent pas, l'un d'eux baisse les yeux, creuse du pied dans le gravier, honteux de ne pas être un héros.

En ouvrant sa portière, Jeanette sent la fumée noire, brûlante et empoisonnée.

Elle pue l'huile, le caoutchouc et le plastique fondu.

À l'avant de la voiture, dans la chaleur mortelle des flammes, elle voit les silhouettes de deux corps sans vie.

## Barnängen

Le ciel nocturne baigne dans le nuage de pollution jaunâtre qui stagne au-dessus de Stockholm : seule l'étoile Polaire est visible à l'œil nu. L'éclairage artificiel des réverbères, des néons et des ampoules rend l'espace en contrebas du pont de Skanstull encore plus sombre que s'il n'y avait que le ciel étoilé dans la nuit noire.

Les rares promeneurs qui traversent le pont et jettent un œil vers le port de Norra Hammarby ne voient qu'un mélange toxique d'ombres et de lumières, tantôt éblouissant, tantôt aveuglant.

Ils ne voient pas la silhouette courbée qui marche le long de la voie ferrée désaffectée ; ils ne voient pas qu'elle porte un sac plastique noir, quitte les rails, gagne le quai pour finalement disparaître dans l'ombre du pont.

Personne ne voit non plus le sac être avalé par l'eau noire.

Quand une péniche entre dans le bassin de Hammarby avec une poignée de mouettes dans son sillage, la personne sur le quai allume une cigarette, dont le bout incandescent luit distinctement, un point rouge dans le noir. Le point rouge demeure un moment immobile, puis il rebrousse chemin, traverse la voie ferrée et s'arrête devant une voiture. Là, le mégot tombe à terre, projetant quelques étincelles rouges.

La silhouette ouvre une portière, s'installe au volant, allume la lumière et sort une liasse de papiers de la boîte à gants. Quelques minutes plus tard, la lumière s'éteint et la voiture démarre.

Le gros 4x4 blanc sort du parking et se dirige vers le nord, avec l'étoile Polaire pour guide au-dessus du pare-brise.

La femme dans la voiture reconnaît la lumière jaune malade du ciel, elle l'a vue ailleurs.

Elle voit ce que les autres ne voient pas.

Sur le quai, près des voies, elle a vu des wagonnets passer en bringuebalant, chargés de cadavres ; sur l'eau une frégate battant pavillon soviétique, dont elle savait l'équipage atteint de scorbut après des mois passés sur la mer Noire. Le ciel au-dessus de Sébastopol et de la péninsule de Crimée avait le même jaune moutarde et, dans l'ombre des ponts, s'empilaient les ruines des maisons bombardées et les dépotoirs des usines de fusées.

Le garçon dans le sac, elle l'avait trouvé à Kiev, à la station de métro Babi Yar, voilà plus d'un an. La station portait le nom du ravin où tant de ceux qu'elle avait connus avaient été systématiquement exécutés. Les nazis y avaient ensuite installé un camp de concentration.

*Syrets.*

Elle a encore le goût du garçon dans la bouche. Un goût jaune, fade, qui rappelle l'huile de colza. Comme un ciel empoisonné de lumière et des champs de blés.

*Syrets.* Le nom lui-même est imbibé de ce goût jaune.

Le monde est divisé en deux, et elle est la seule à le savoir. Il y a deux mondes, aussi distincts qu'une image radio et un corps humain.

Le garçon dans le sac appartient à présent aux deux mondes. Quand on le trouvera, on verra à quoi il ressemblait à l'âge de neuf ans. Son corps est conservé comme une photographie du passé, embaumé comme un enfant roi immémorial. Enfant pour l'éternité.

La femme dans la voiture continue à rouler vers le nord à travers la ville. Elle voit les gens qu'elle croise.

Ses sens sont aiguisés à l'extrême et elle sait que personne ne peut ne serait-ce que soupçonner ce qui se passe en elle. Personne ne sait. Elle voit l'angoisse que les gens charrient toujours avec eux. Elle voit leurs pensées mauvaises déteindre dans l'atmosphère qui les entoure. Mais personne ne sait ce qu'elle voit sur leur visage.

Elle, on ne la voit pas. Son apparence est soignée, d'une discrétion impeccable. Elle a le don de se rendre invisible, les gens ne se souviennent pas de son image. Mais elle est toujours là, bien présente, elle observe et comprend ce qui l'entoure.

Et elle n'oublie jamais un visage.

Un peu plus tôt, elle a vu une femme seule descendre jusqu'au quai du port de Norra Hammarby. Très peu couverte pour la saison, elle est restée à peine une demi-heure assise au bord de l'eau. Quand elle a fini par rebrousser chemin et que la lueur d'un réverbère est tombée sur son visage, elle l'a reconnue.

Victoria Bergman.

La femme conduit à travers la ville endormie, les gens se cachent derrière des rideaux et des persiennes tirés, les rues de Stockholm sont mortes alors qu'il est à peine onze heures.

Elle pense aux yeux de Victoria Bergman. Plus de vingt ans ont passé depuis la dernière fois. À l'époque, les yeux de cette fille étaient ardents, presque immortels. Ils contenaient une force inouïe.

Aujourd'hui, elle y a vu une nuance mate, comme une lassitude répandue dans tout son être : son expérience des visages humains lui dit que Victoria Bergman est déjà morte.